

avec l'Union soviétique, il aura probablement plus de temps à consacrer à l'Amérique latine. Sa conduite sera alors surveillée par les Latino-Américains qui, malgré le plaisir évident qu'ils ont à traiter avec lui, ne lui feront pas la partie plus facile qu'à Mexico, Washington et Atlanta.

#### **Pouvoir de négociation**

Les pays latino-américains souhaitent l'amélioration de leurs relations avec Washington, mais ils s'attendent à d'importantes concessions réciproques. Ils savent qu'ils possèdent plusieurs des produits dont les États-Unis ont toujours besoin (pétrole, minéraux, produits agricoles), et qu'ils ont maintenant un certain pouvoir de négociation dans la vente de ces produits. On peut s'attendre à ce qu'ils jouent cette carte pour s'assurer en retour certains avantages tels que l'accès au

marché des États-Unis, l'aide technologique et une influence accrue au chapitre des affaires hémisphériques grâce à la restructuration de l'OEA et à la réadmission de Cuba au système interaméricain. Cette dernière question ne fait pas l'unanimité en Amérique latine, mais les États de ce continent s'y montrent de plus en plus sympathiques.

La promesse qu'a faite M. Kissinger à Washington et à Atlanta d'accéder à la demande des Latino-Américains à propos de Cuba, bien qu'elle comporte certaines ambiguïtés, a été partout acclamée en Amérique latine et, comme tant d'autres événements survenus dernièrement dans le cadre de l'hémisphère, elle semble présager un meilleur climat de compréhension entre le géant du Nord et ses voisins du Sud.

---

## La Thaïlande aspire à une démocratie foncièrement asiatique

par David Van Praagh

Si quelqu'un avait affirmé, il y a un an, que la Thaïlande se conduirait bientôt de façon exemplaire en luttant chez elle pour la démocratie et pour la paix en Asie du Sud Est, on lui aurait probablement conseillé d'aller se mettre au courant des faits en Asie.

---

*M. David Van Praagh vient de revisiter l'Asie afin de compléter ses recherches pour un ouvrage qu'il achève sur les pays d'Asie du Sud et du Sud Est. Il est professeur adjoint invité à l'École de journalisme de l'Université Carleton et rédacteur des Rapports du C.R.D.I., publication trimestrielle du Centre de recherches pour le développement international. Journaliste depuis 21 ans et correspondant du Globe and Mail en Asie du Sud et du Sud Est de 1965 à 1972, M. Van Praagh est l'auteur de divers articles qui ont paru dans d'autres journaux au Canada et aux États-Unis. L'article ci-contre n'engage que l'auteur.*

La faute en est imputable d'une part aux Thaïs et de l'autre aux Occidentaux, surtout les Américains, qui pensaient comprendre la Thaïlande. La plupart des Thaïs n'ont apparemment pas fait grand-chose pour dissiper le mythe qui les veut apolitiques et grands jouisseurs, disposés à se vendre corps et âme au Pentagone en même temps que les bases aériennes d'où l'on peut bombarder d'autres pays asiatiques. Cette image convenait d'ailleurs à une certaine mentalité officielle américaine, formée au Vietnam. Dans cette optique, la Thaïlande représentait un domino, amusant à manier mais susceptible à tout instant de prendre le moule vietnamien.

Il y avait certes dans tout cela une part de vérité et, comme tous les mythes, celui-ci n'est pas facile à dissiper même à la lumière des faits. Disons premièrement que la société thaïe a des assises plus profondes et plus larges que les pistes d'atterrissage et les salons de massage qui préoccupent beaucoup de militaires américains en Thaïlande. Notons ensuite que